

Ceux de nos lecteurs (et nous pensons que c'est le plus grand nombre) qui ont lu avec intérêt dans le *Correspondant*, la notice sur la vie et les ouvrages du génie le plus extraordinaire de la musique Beethoven, nous permettront de leur rendre compte d'un concert donné hier, jour de la Toussaint, dans la salle des *menus plaisirs* du Roi, par celui même qui avait su si bien nous faire connaître le caractère de ce grand homme.

Il faut d'abord féliciter M. Berlioz de ce qu'il a osé, loin des autres compositeurs français, se tracer une route nouvelle et leur abandonner entièrement le genre de symphonie adopté par le dieu brillant de la mode, par l'élégant auteur du *Barbier* et de *Tancredi*; ce genre trop resserré dans ses formes, plus séduisant que facile, et dont les imitateurs ont tant abusé. La lyre de Rossini est un talisman qui doit se briser entre les mains de ceux qui voudront le lui arracher.

La carrière ouverte par Haydn et Mozart, agrandie plus tard par Weber et Beethoven, offrait un champ immense aux imaginations avides de création et d'indépendance. M. Berlioz me paraît être un de ces hommes chez lesquels les impressions restent, et celles de l'opéra d'*Obéron* doivent revenir le plus souvent dans sa tête. Riche de facture, de science, d'effets, l'ouverture de *Waverley*, est un morceau très-remarquable. Les accents du hautbois, des violes et des violons commencent l'introduction d'une manière religieuse et solennelle. Un motif plein de verve lui succède; bientôt il fait place à un chant gracieux; mais il reparait tout-à-coup avec de nouveaux développements. Ballotté entre toutes les parties qui se le disputent les unes aux autres, il leur échappe successivement, et se mêle à la fois à des jeux d'orchestre et des effets puissants. Il est ramené enfin par un trait vigoureux des violons, se montre avec calme dans sa première simplicité, se tait un instant et revient avec plus de force et d'éclat dans une franche et véhémence pénétration.

La seconde ouverture annonce autant de capacité, et peut-être plus de hardiesse de conception que la première, mais il y a trop de bizarrerie et de cette sévérité qu'on pourrait appeler la métaphysique du langage musical.

On retrouve dans les morceaux d'ensemble la même connaissance des ressources de l'harmonie, et celle des rapports du chant vocal et de l'instrumentation; ils prouvent de plus que l'âme de M. Berlioz n'est point étrangère aux émotions profondes. Le *concert des Sylphes* et le *Resurrexit* n'ont pas moins été applaudis que les deux ouvertures. Leur succès a été complet; et l'on sait ce que perdent des morceaux d'opéra hors de la scène, ou des chœurs religieux transportés dans une salle de concert.

Grâces aux perfectionnements du piano et à la plénitude de son qu'il a acquise, il peut se montrer dans nos orchestres et rivaliser avec les autres instruments. Une magnifique production de Beethoven trop concertante pour être appelée un *concerto*, a été rendue avec autant de précision [sic.] que de hardiesse par M. Ferdinand Hiller. L'exécution de ce chef-d'œuvre placé là, semblait un hommage public de la modestie et du talent de M. Berlioz, au génie immortel du grand maître.

*LE CORRESPONDANT*, 3 novembre 1829, p. 284.

Journal Title:	LE CORRESPONDANT
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	3 NOVEMBRE 1829
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	284
Title of Article:	CONCERT DONNÉ PAR M. BERLIOZ
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. O.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None